

Rabelais est-il un écrivain déviant?

André Gendre
Université de Neuchâtel

A. POSITION DU PROBLÈME

I. Esquisse d'une norme narrative

a) *Trois échantillons de textes représentatifs d'une norme narrative au XVI^e siècle en France*

Nous allons nous pencher sur trois chapitres représentatifs de *Gargantua*⁰: XXXVII à XXXIX. Pour essayer d'estimer dans quelle mesure Rabelais est un écrivain déviant, prenons trois spécimens de narrations qui eurent au XVI^e siècle la faveur très nette de publics divers. Je pense, sans avoir le temps de le montrer en détail, que ces textes sont représentatifs d'une façon commune de narrer au XVI^e siècle, même s'ils sont de nature et de qualité littéraire bien différentes. Puisque nous avons affaire chez Rabelais à un dialogue, regardons plutôt dans nos trois textes ce qui ressortit à cet aspect du récit. Prenons-les par ordre chronologique de publication.

Les Grandes et Inestimables cronicques, chap. 15.

Voyant Merlin la conclusion du conseil du bon roy Artus comme celluy qui veult le proffit de son maistre, il s'en est venu à Gargantua, et luy a dit [1]. «Gargantua levez la main et faictes serment au Roy de le servir en certaine guerre mouvée entre luy et les Irlandoys et Holendoys.» Lors Gargantua qui estoit du costé devers le soleil qui estoit chault et penetrant, va lever la main tout au large en sorte qu'elle faisoit demye lieue et demy quart d'ombre tout à la ronde justement: et estoit le soleil sur le point de midy, et quant Gargantua eut faict le serment, il pria Merlin que il luy donnast conseil: et que de force avoit assez: et en brief il luy monstreroit l'ouvraige que il sçavoit faire de sa massue: puis luy dist

⁰ *Gargantua*, première édition critique faite sur l'Editio princeps, texte établi par Ruth Calder, avec introduction, commentaires, tables et glossaire par M.A. Screech, Genève, Droz, «Textes littéraires français», 1970. Dans les éditions ordinaires de *Gargantua*, établies d'après l'édition de 1542, les chapitres examinés portent les n^{os} XXXVII-XXXIX.

Merlin[2]: «Gargantua il te fault mener avecques toy deux mille hommes seulement qui feront le pillage quant tu auras gaigné la bataille: et saiches que tu prendras leur roy prisonier, lequel tu admeneras au Roy Artus, et les plus apparens de sa court, et les detiens prisonniers jusques à ce qu'on en ait fait present au bon roy Artus.» Lors dist Gargantua, «Comment passerons nous la mer.» Puis dist Merlin. «Je vous passeray en ung tel navire où nous passasmes à venir de la Petite Bretagne en la Grande.» Et brief fut assemblée l'armée et envoyée sur le port de la mer. Puis Merlin fist venir une grosse nuée noire, et en ung mouvement furent tous passez la haulte mer: et se trouvèrent tous ceulx de l'armée, sauf Merlin qui s'en retourna à la court du Roy Artus. Adonc quant Gargantua veit ses gens près de luy il ne fut point esbahy: mais leur dist, «mes enfans attendez moy icy en ce lieu: car je veulx aller veoir si les portes de ceste ville sont bien fermées: et sçavoir comme elle s'appelle: car nous sommes en pays de conquête.» Adonc Gargantua print sa massue sur son espalle. Et s'en va vers la ville où il rencontra ung homme armé, lequel vouloit monter à cheval, et luy dist[3], «A qui es tu, et qui est ton maistre.» Adonc l'homme armé fist le signe de la croix en disant[3], «Ennemy, je te conjure.» Lors Gargantua le print et le mist en ung coing de sa gibessiere: et s'en alla vers les portes d'icelle ville où il trouva beaucoup de menu peuple, dont il ne tint comte, et les laissa courir en la ville, et fermèrent les portes et sonnèrent les cloches pour assembler toute la commune: laquelle fut incontinent sur les murailles pour getter des pierres contre Gargantua: mais riens ne les doubtoit: et devant tous se alla asseoir sur l'ung des boulevers de la ville: et leur demanda comme avoit nom la ville et à qui elle estoit. Lors luy dirent que elle estoit au Roy d'Irlande, et qu'elle s'appelloit Reboursin. Adonc demanda Gargantua si leur roy estoit en la ville: et ilz dirent que ouy: et adonc Gargantua leur dist que ilz luy allassent dire que il l'attendoit luy et toute sa puissance pour le combattre et mener prisonnier au Roy Artus¹.

Dans l'introduction du premier discours direct [1], nous ne trouvons pas d'explication des circonstances, pas d'entrée en matière, même pas les renseignements élémentaires que nous attendons sur les décisions du

conseil. Il n'existe qu'une seule information introduite par la formule la plus économique. Le second élément du dialogue [2] contient une information de nature semblable: une consigne donnée à l'impératif. L'information est à peine un peu moins rudimentaire que la première; mais elle est bornée à ce qu'exige la compréhension élémentaire de la narration. De plus, Merlin n'est pas constant: il vousoyait Gargantua, il le tutoie maintenant. D'autre part, son présent «detiens» surprend. L'élément n° [3] est encore plus révélateur de la linéarité du propos: cet homme armé, qui surgit de façon imprévue, devrait bien susciter quelque marque d'étonnement chez le narrateur ou chez le personnage; or le premier continue son récit squelettique et le second cherche seulement à s'informer sans montrer le moindre sentiment. L'homme rencontré répond, mais l'échange se borne à ces quelques mots en discours direct: Gargantua agit, mais ne parle plus.

Pour qu'on ne me reproche pas de rechercher la facilité en prenant à dessein une œuvre à la narration peu significative, je propose d'examiner un extrait de roman où l'art est plus grand.

Le Premier Livre d'Amadis de Gaule

[...] Car à l'occasion de ce songe, il estoit devenu si melancolicque, que ses subjectz (s'en esbahissans) furent en une merveilleuse peine: ce neantmoins apres qu'il leur eust faict entendre son vouloir, et mis ordre aux choses requises, il leur donna congé, et renvoya chascun en sa maison, seulement retint troys astrologiens (selon sa fantasie) les plus sçavans en l'affaire pour lequel il les avoit mandez. Lesquelz il fait appeller en sa chapelle, et sur le corps de Dieu jurer et promettre, que sans craincte d'aucun cas, tant fust il dangereux, ilz luy interpreteroient à leur pouvoir, et le plus vrayement qu'ilz sçauroyent ce qu'il leur declaireroit, puis recita son songe, comme il est cy devant devisé. Adonc l'ung d'iceulz nommé Ungan le Picard, le plus expert de tous luy respondit: Sire, songes sont choses vaines, et pour telz doivent estre tenez: toutesfois puis que c'est vostre plaisir que l'on face cas du vostre, donnez nous terme pour y penser. Il me plaist bien, dit le Roy, dans douze jours rendez m'en responce. Mais affin qu'ilz ne s'entendissent ou deguisassent la verité, il les fait separer, de sorte que durant ce terme accordé, ilz n'eurent moyen de se veoir ny parler ensemble. Parquoy à leur possible travaillerent en ce qu'ilz avoient promis au Roy: telement que

¹ Les Chroniques gargantuines, édition critique publiée par Christiane Lauvergnot-Gagnière et Guy Demerson, Paris, Nizet, «Société des Textes Français Modernes», 1988, p. 133-135.

le jour escheu qu'ilz devoient rendre compte de leur labeur, il tira premier à part Albert de Campaigne, et luy dist: Vous sçavez ce que vous m'avez juré et promis, declairez moy maintenant ce que vous en avez trouvé. Sire, respondit Albert, faictes doncques les aultres estre presens, car je le vous diray devant eulx. C'est bien advisé, dit le Roy. Lors ilz furent appellez. Puis commença Albert son propos: Sire mon advis est, que la chambre fermée, et ce que vous y vistes entrer par la porte secrette, signifie ce royaulme qui est bien cloz et gardé. Ce neantmoins par quelque endroict d'icelluy, viendra aulcun pour le vous oster. Et tout ainsi que l'on vous mettoit la main par les costez, et vous arrachoit on le cueur, puis estoit jecté en la riviere: ny plus ny moins vous sera emblé ville ou forteresse et mise en main de qui ne la pourrez aysément recouvrer. Et que sera ce de l'aultre cueur (dit le Roy) lequel je songeoyz me demeurer, et me disoit on que puis apres je le perdroyz outre le gré de celluy qui m'embloit le premier? En cela, respondit Albert, il semble que quelque autre invadera vostre pays, comme aura faict le premier, plus contrainct (toutesfois) par force d'aultruy, qui lui commandera le faire, que de vouloir qu'il en ayt. Et voylà Sire ce que je vous en puis dire. Or apres (dit le roy au second nommé Antalle) dictes nous vostre advis. Sire, il me semble que Albert a tresbien dict, et suis de son opinion, fors que [...]².

Ce qu'on lit est en fait une traduction de l'*Amadis de Gaule* de Montalvo (version espagnole de la fin du XV^e siècle) par Nicolas Herberay des Essarts. Traduction-amplification. C'est peut-être la narration qui a connu le plus de succès dans la première moitié du XVI^e siècle: «prodigieux succès», «phénomène de société», dira Yves Giraud. L'épisode qui est reproduit se situe peu après le début du roman: le roi Perion est triste pour avoir dû quitter l'infante Helisenne avec laquelle il vient de passer plusieurs nuits d'amour (Amadis naîtra de cette union). Le roi vient de faire un songe: plongé dans la mélancolie, il aimerait se le faire expliquer par trois oniromanciens.

Comparée à la chronique gargantuine, cette narration est infiniment plus nuancée et raffinée. Par exemple, on y voit une alternance du

² Le Premier Livre d'Amadis de Gaule publié sur l'édition originale par Hugues Vaganay, nouvelle édition par Yves Giraud, Paris, Nizet, «Société des Textes Français Modernes», 1986, tome I, p. 22-24.

discours indirect (début du texte) et du discours direct: «Sire, songes sont chose vaines...». La réponse d'Ungan le Picard comprend deux plans de sens (la liberté du sage et le respect de la demande du roi). Une argumentation s'amorce incontestablement. Mais nous n'obtenons pas de renseignements sur les circonstances extérieures du dialogue. Les sages, comment, par où sont-ils entrés? Quels rapports le roi a-t-il eu avec eux auparavant? En quel degré d'intimité sont-ils avec le souverain? Si les conditions du «contrat» sont explicites et supposent deux interlocuteurs assez différenciés, le dialogue - et la suite du texte le montrerait de la même façon - est linéaire, il traite élégamment d'un objet, il donne une information, il traduit un sentiment, mais dans le droit fil des nécessités minimales du récit.

Marguerite de Navarre, L'Heptaméron, 46^e nouvelle, seconde partie

[...] Et, pour parfaire sa malice, s'en alla³ chez une damoiselle qui ayroit les Cordeliers sur toutes gens; et, après avoir presché ung sermon ou deux devant elle, advisa sa fille qui estoit fort belle; et, pour ce qu'elle ne se levoit point au matin pour venir au sermon, la tansoit souvent devant sa mere, qui lui disoit: «Mon pere, pleust à Dieu qu'elle eust ung peu tasté des disciplines que entre vous religieuz prenez!»[1] Le beau pere luy jura que, si elle estoit plus⁴ si paresseuse, qu'il luy en bailleroit: dont la mere le pria bien fort. Au bout d'un jour ou de deux, le beau pere entra dans la chambre de la damoiselle⁵, et, ne voyant point sa fille, lui demanda où elle estoit. La damoiselle luy dist: «Elle vous crainct si peu que je croy qu'elle est encores au lict. - Sans faulte, dist le Cordelier, c'est une tres mauvaise coustume à jeunes filles d'estre paresseuses. Peu de gens font compte du peché de paresse, mais quant à moy, je l'estime ung des plus dangereux qui soit, tant pour le corps que pour l'ame: parquoy, vous l'en devez bien chastier, et, si vous m'en donnez la charge, je la garderois bien d'estre au lict à l'heure

³ Sujet: le cordelier.

⁴ Encore, à l'avenir.

⁵ «Damoiselle», «Mademoiselle» pouvaient s'appliquer à des femmes mariées; les termes marquaient un rang inférieur à celui de la «Dame». Il s'agit ici de la mère et non de la fille.

qu'il fault prier Dieu.»[2] La pauvre damoiselle, croyant qu'il fust homme de bien, le pria de la vouloir corriger; ce qu'il feit incontinant, et, en montant en hault par ung petit degré de bois, trouva la fille toute seulle dedans le lict, qui dormoit bien fort; et, toute endormye, la print par force. La pauvre fille, en s'esveillant, ne sçavoit si c'estoit homme ou diable; et se mit à crier, tant qu'il luy fust possible, appellant sa mere à l'ayde; laquelle, au bout du degré, cryoit au Cordelier: «N'en ayez poinct de pitié, monsieur, donnez-luy encores et chastiez ceste mauvaise garse⁶.»[1] Et, quant le Cordelier eut parachevé sa mauvaise volonté, descendit où estoit la damoiselle et luy dit avecq ung visaige tout enflambé: «Je croy, ma damoiselle, qu'il souviendra à vostre fille de ma discipline.» La mere, après l'avoir remercié bien fort, monta en la chambre où estoit sa fille, qui menoit ung tel deuil que devoit faire une femme de bien à qui ung tel crime estoit advenu. Et, quant elle sceut la verité, feit chercher le Cordelier partout, mais il estoit desja bien loing; et oncques puis ne fut trouvé au royaulme de France.

«Vous voiez, mes dames, quelle seureté il y a à bailler telles charges à ceux qui ne sont pour en bien user. La correction des hommes appartient aux hommes et des femmes aux femmes; car les femmes à corriger les hommes seroient aussi piteuses que les hommes à corriger les femmes seroient cruelz. - Jesus! ma dame, dist Parlamente, que voylà ung vilain et meschant Cordelier! - Mais dictes plustost, dist Hircan, que c'estoit une sottie et folle mere, qui soubz couleur d'ypocrisie, donnoit tant de privauté à ceux qu'on ne doit jamais veoir que en l'eglise. - Vrayement, dist Parlamente, je la confesse une des sotties meres qui oncques fut, et, si elle eut esté aussi saige que la jugesse, elle luy eust plustost faict descendre le degré que de monter. Mais que voulez-vous? ce diable demi ange est le plus dangereux de tous; car il se sçait si bien transfigurer en ange de lumiere, que l'on faict conscience de les soupçonner telz qu'ilz sont, et, me semble, la personne qui n'est poinct soupconneuse doit estre louée. - Toutesfois, dist Oisille, l'on doit soupçonner le mal qui est à éviter, principalement ceux qui ont charge; car il vault mieux soupçonner le mal qui n'est poinct, que de tumber, par sottement croire, en icelluy qui est; et n'ay jamais veu femme trompée pour estre tardive à croire la parolle des hommes,

mais oy bien plusieurs, par trop bien promptement adjoüster foy à la mensonge; par quoy, je dictz que le mal qui peut advenir ne se peut trop soupçonner, voire ceulx qui⁷ ont charge d'hommes, de femmes, de villes et d'Estatz; car, encores quelque bon guet que l'on face, la meschanceté et les trahisons regnent assez, et le pasteur qui n'est vigilant sera tousjours trompé par les finesses du loup. [...]»⁸.

On ne saurait comparer la technique de Marguerite de Navarre avec celle de l'auteur anonyme des *Chroniques gargantuines* sans faire injure à la grande princesse. On remarque clairement, par exemple, qu'un jeu s'introduit entre le personnage et la narratrice, comme en témoignent les deux passages soulignés [1]: les répliques de la pauvre mère sont à ses propres yeux univoques et très sérieuses. Aux yeux de la narratrice et du lecteur, qui connaissent l'hypocrisie du cordelier, ce que dit la mère prend un double sens, sexuel et ironique. Les personnages présentent évidemment un relief; il leur vient en particulier d'un pouvoir d'argumentation: en exagérant les dangers de la paresse (voir passage souligné [2]), le cordelier pratique une rhétorique savante: il sait très bien qu'il agira sur la peur de son interlocutrice et l'amènera à se fier à sa volonté de perfection morale. On remarque aussi que la narration a une portée générale et qu'elle sert, comme celle des autres nouvelles, à alimenter un débat. Au plaisir de conter s'ajoute celui de réfléchir, voire d'édifier. Néanmoins, Marguerite ressemble à l'auteur des *Chroniques* et à celui d'*Amadis* en ce que son niveau d'énoncé est uniforme.

b) Quelques éléments possibles d'une norme narrative

Il est prétentieux de vouloir définir une norme à si peu de frais. Je ne prétends qu'indiquer une direction de recherche en répertoriant quelques points dont les textes donnés ci-dessus pourraient confirmer le bien-fondé:

1. La narration est **linéaire**: un propos, une intention, une idée. Cette linéarité n'empêche pas le raffinement, l'élégance, la subtilité. Il n'y pas de variations hors de cette ligne: pas de rupture lorsque les

⁷ Surtout par ceux qui.

⁸ Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, édition par Michel François, Paris, Garnier Frères, 1950, p. 309-311.

⁶ Sans la valeur péjorative que nous lui connaissons.

personnages sont en conversation, pas de saut dans la tonalité du récit, pas d'irruptions de l'imaginaire des personnages, pas de glissements associatifs, peu de tropes.

2. On trouve peu de commentaires sur les circonstances adjacentes: origine de l'histoire, réflexions de portée générale sur le récit, nature du décor.

3. Pas de commentaire du narrateur sur la façon dont les interlocuteurs se parlent. Pas de signaux à l'orée du dialogue.

4. Les rapports affectifs d'une conversation sont à peu près absents. Les fonctions conative et phatique - pour se référer aux fameuses distinctions de Jakobson - ne sont pas requises.

5. Et surtout - remarque qui résume les quatre précédentes - le niveau de langue et par conséquent de style est uniforme.

II. Les trois chapitres de Rabelais au regard d'une norme narrative

Chapitre XXXVII

Comment le Moynes feut festoyé par Gargantua et des beaulx propous qu'il tint en souppant.

Quand Gargantua feut à table et la première pointee des morceaux feut bauffrée, Grandgouzier commença raconter la source et la cause de la guerre meue entre luy et Picrochole, et vint au point de narrer comment
10 Frere Jean des Entommeures avoit triomphé à la defence du cloys de l'abbaye, et le loua au dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompée, Cesar et Themistocles. Adonques requist Gargantua que sus l'heure feust envoyé querir, affin qu'avecques luy on
15 consulta de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla querir son maistre d'hostel, et l'admena joyeusement avecques son baston de croix sus la mulle de Grandgouzier.

Quand il feut venu, mille charesses, mille embrasse-
20 mens, mille bons jours feurent donnez :

« Hélas, Frere Jean, mon amy !

— Frere Jean, mon grand cousin, Frere Jean de par le diable !

— La collée, mon amy !

— A moy la brassée !

— Czà, couillon, que je te esrene de forse de t'acoller ! »

Et Frere Jean de rigoller ! Jamais homme ne feut tant courtoys ny gracieux.

« Czà, czà (dist Gargantua), une escabelle icy, auprès de moy, à ce bout.

— Je le veulx bien (dist le Moynes), puis qu'ainsi vous plaist. Page, de l'eau ! Boute, mon enfant, boute : elle me rafraischira le fays. Baillè icy que je guargarize.

— *Deposita cappa* (dist Gymnaste). Houstons ce froc.
25 — Ho, par Dieu (dist le Moynes), mon gentil homme, il y a un chapitre *in statutis ordinis* au quel ne plairoit le cas.

— Bren (dist Gymnaste), bren pour vostre chapitre.
30 Ce froc vous rompt les deux espaules ; mettez bas.

— Mon amy (dist le Moynes), laissez le moy, car, par Dieu ! je n'en boy que mieulx : il me fait le corps tout joyeux. Si je le laisse, Messieurs les pages en feront des jarretieres, comme il me feut fait une foy
35 à Coulaines. Dadventaige, je n'auray nul appetit. Mais, si en cest habit je m'assys à table, je boiray, par Dieu ! et à toy et à ton cheval, et de hayt. Dieu guard de mal la compaignie ! Je avoy souppé ; mais pource ne mangeray je point moins, car j'ay un estomach pavé,

40 creux comme la botte saint Benoist, toujours ouvert comme la gibbessiere d'un advocat. De tous poissons, fors que la tanche, prenez l'aelle de la perdrys. Ceste cuisse de levrault est bonne pour les goutteux. A pro-

pous truelle, pourquoy est ce que les cuisses d'une
45 damoizelle sont tousjours fraisches ?

— Ce probleme (dist Gargantua) n'est ny en Aristote, ny en Alex. Aphrodise, ny en Plutarque.

— C'est (dist le Moynes) pour troys causes par lesquelles un lieu est naturellement rafraichy : primo,

50 pour ce que l'eau decourt tout du long ; secundo, pour ce que c'est un lieu umbrageux, obscur et tenebreux, on quel jamais le soleil ne luist ; et tiercement, pour ce qu'il est continuellement esventé des ventz du trou de bize, de chemise, et d'abondant de la braguette. Et dehayt ! Page, à la humerye !... Crac, crac, crac... Que
55 Dieu est bon, qui nous donne ce bon piot !... J'advoue Dieu, si je eusse esté on temps de Jesuchrist, j'eusse bien engardé que les Juifz ne l'eussent prins au Jardin de Olivet. Ensemble le diable me faille si j'eusse
60 failly de couper les jarretz à Messieurs les Apostres, qui fuyrent tant laschement, apres qu'ilz eurent bien souppé, et laisserent leur bon maistre au besoing ! Je hay plus que poizon un homme qui fuyt quand il fault
65 jouer des cousteaux. Hon, que je ne suys roy de France pour quatre vingtz ou cent ans ! Par Dieu, je vous mettroys en chien courtault les fuyars de Pavye ! Leur fiebvre cartaine ! Pourquoy ne mouroient ilz là plus tost que laisser leur bon prince en ceste necessité ?
70 N'est il pas meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant que vivre fuyant villainement ?... Nous ne mangerons gueres d'oysons ceste année... Ha, mon amy, baillè de ce cochon... Diavol ! il n'y a plus de moust : *germinavit radix Jesse*. Je renye ma vie, je meurs de soit... Ce vin n'est pas des pires. Quel vin
75 beuviez vous à Paris ? Je me donne au diable si je n'y tins plus de six moys pour un temps maison ouverte à tous venens. Congnoissiez vous Frere Claude de Saint Denys ? O le bon compaignon que c'est ! Mais quelle mousche l'a picqué ? Il ne fait rien que estudier
80 depuis je ne scay quand. Je n'estudie point, de ma part. En nostre Abbaye nous ne estudions jamais, de peur des auripeaux. Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir un moynes scavant. Par Dieu, Monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt*
85 *magis magnos sapientes...* Vous ne veisciez oncques tant lievres come il y en a ceste année. Je n'ay peu recouvrir ny aultour ny tiercelet de lieu du monde. Monsieur de la Belloniere me avoyt promis un lanier, mais il m'escrivit n'a gueres qu'il estoit devenu patays.
90 Les perdrys nous mangeront les aureilles mesouan. Je ne prens point de plaisir à la tonnelle, car je y morfonds. Si je ne cours, si je ne tracasse, je ne suis point à mon aize. Vray est que, sautant les hayes et buissons, mon froc y laisse du poil. J'ay recouvert un gentil
95 levrier. Je donne au diable si luy eschappe lievre. Un lacquays le menoit à Monsieur de Maulevrier ; je le destroussay. Feys je mal ?

— Nenny, Frere Jean (dist Gymnaste), nenny, de par tous les diables, nenny !

100 — Ainsi (dist le Moynes), à ces diables, ce pendent qu'ilz durent ! Vertus Dieu ! qu'en eust fait ce boyteux ? Le cor Dieu ! il prend plus de plaisir quand on luy fait present d'un bon couble de beufz !

— Comment (dist Ponocrates), vous jurez, Frere
105 Jean ?

— Ce n'est (dist le Moynes) que pour orner mon langage. Ce sont couleurs de rhetorique Ciceroniane. »

Chapitre XXXVIII

Pourquoy les Moyne
sont refuyz du monde,
et pourquoy les uns ont le nez
plus grand que les autres.

« Foy de christian ! (dist Eudemon) je entre en grande resverie, considerant l'honesteté de ce moyne ; car il nous esbaudist icy tous. Et comment donques est qu'on rechasse les moyne de toutes bonnes compaignies, les appellans Troublefestes, comme abeilles chassent les fresions d'entour leurs rousches ? »

« Ignavum fucos pecus
(dict Maro),
a presepihus arcent. »

10 A quoy respondit Gargantua :
« Il n'y a rien si vray que le froc et la cagoule tire à soy les opprobres, injures et maledictions du monde, tout ainsi comme le vent dict Cecias attire les nues. La raison peremptoyre est par ce qu'ilz mangent la merde du monde, c'est à dire les pechez, et comme mache-
20 merdes l'on les rejecte en leurs retraictz, ce sont leurs conventz et abbayes, separez de conversation politique comme sont les retraictz d'une maison. Mays, si entendez pourquoy un cinge en une famille est tous-
25 jours moqué et berselé, vous entendrez pourquoy les moyne sont de tous refuyz, et des vieux et des jeunes. Le cinge ne garde point la maison, comme un chien ; il ne tire pas l'aroy, comme le beuf ; il ne produit ny laict ny laine, comme la brebis ; il ne
30 porte pas le faiz, comme le cheval. Ce qu'il fait est tout conchier et degaster, qui est la cause pourquoy de tous repceoyt moqueries et bastonnades. Semblablement, un moyne (j'entends de ces ocieux moyne) ne labouré comme le paisant, ne garde le pays comme
35 l'homme de guerre, ne guerit les malades comme le medicin, ne presche ny endoctrine le monde comme le bon docteur evangelicque et pedagogue, ne porte les commoditez et choses necessaires à la republicque comme le marchant. Ce est la cause pourquoy de tous
40 sont huez et abhorrys.

— Voyre, mais (dist Grandgouzier) ilz prient Dieu pour nous.

— Rien moins (respondit Gargantua). Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballez leurs cloches.

— Voyre (dist le Moyne), une messe, une matines, une vespres bien sonnées sont à demy dictes.

— Ilz marmonnent grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eulx entenduz. Ilz content force patenostres, entrelardées de longs Avemariaz, sans y penser ny entendre. Et ce je appelle moque-
45 dieu, non oraison. Mais ainsi leurs ayde Dieu, s'ilz prient pour nous, et non par peur de perdre leurs miches et souppez graces. Tous vrayz Christians, de tous estatz, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu,
50 et l'Esperit prie et interpelle pour iceulx, et Dieu les

prent en grace. Maintenant tel n'est nostre bon Frere Jean. Pourtant chacun le soubhayte en sa compaignie. Il n'est point bigot ; il n'est point dessiré ; il est
55 honeste, joyeux, delibéré, bon compaignon. Il travaille ; il labore ; il defend les oppriméz ; il conforte les affligéz ; il souvient es souffreteux ; il garde le clous de l'abbaye.

— Je foyz (dist le Moyne) bien dadventaige ; car, en despechant noz matines et anniversaires on cueur, ensemble je fois des chordes d'arbaleste, je polys des matraz et guarrotz, je foyz des retz et des poches à prendre les connins. Jamais je ne suis oisif. Mais or
60 cza, à boyre, boyre cza ! Aporte le fruit ; ce sont chataignes du boys d'Estrocq. Avecques bon vin nouveau, voy vous là compositeur de petz. Vous n'estez encores ceans amoustillez. Par Dieu, je boy à tous guez, comme un cheval de promoteur ! »

Gymnaste luy dist :

75 « Frere Jean, houstez ceste rouppie que vous pend au nez.

— Ha, ha ! (dist le Moyne) seroys je en dangier de noyer, veu que suis en l'eau jusques au nez ? Non, non. Quare ? Quia elle en sort bien, mais point n'y entre,
80 car il est bien antidoté de pampre. O mon amy, qui auroit bottes d'huyver de tel cuyr, hardiment pourroit il pescher aux huytres, car jamais ne prendroient eau.

— Pourquoy (dist Gargantua) est ce que Frere Jean a si beau nez ?

85 — Par ce (respondit Grandgouzier) que ainsi Dieu l'a voulu, lequel nous faict en telle forme et telle fin, selon son divin arbitre, que faict un potier ses valsseaulx.

— Par ce (dist Ponocrates) qu'il feut des premiers à la foyre des nez. Il print des plus beaulx et plus grands.

— Trut avant ! (dist le Moyne). Selon vraye Pbilosophie monasticque, c'est par ce que ma nourrice avoit les tetins moletz : en la lactant, mon nez y enfondroit
90 comme en beurre, et là s'eslevoit et croissoit comme la paste dedans la met. Les durs tetins des nourrices font les enfans camuz. Mais guay, guay ! *Ad formam nasi cognoscitur ad te levavi...* Je ne mange jamais de confitures. Page, à la humerie ! Item, rousties ! »

Chapitre XXXIX

Comment le Moyne
feist dormir Gargantua,
et de ses heures et breviare.

Le souper achevé, consulterent sus l'affaire instant, et feut conclud que environ la minuict ilz sortiroient à l'escarmouche pour sçavoir quel guet et diligence faisoient leurs ennemys ; en ce pendent, qu'ilz se reposeroient quelque peu, pour estre plus frays. Mais Gargantua ne povoyt dormir en quelque faczon qu'il se mist. Dont luy dist le Moyne :

« Je ne dors jamais bien à mon aise, si non quand je suis au sermon ou quand je prie Dieu. Je vous supply, commençons, vous et moy, les sept pseaulmes
95 pour veoir si tantoust ne serez endormy. »

L'invention pleut tresbien à Gargantua, et commençant le premier pseaulme, sus le point de *Beati quorum* s'endormirent et l'un et l'autre. Mais le Moyne ne faillit oncques à s'esveiller avant la minuict tant il estoit habitué à l'heure des matines claustrales.

Luy esveillè, tous les autres esveilla, chantant à pleine voix la chanson :

« Ho, Regnault, reveille toy, veille,
O, Regnault, reveille toy. »

100 Quand tous furent esveillez, il dist :

« Messieurs, l'on dict que matines commencent par tousser, et souper par boyre. Faisons au rebours ; commençons maintenant noz matines par boyre, et de
105 soir, à l'entrée de souper, nous tousserons à qui mieulx mieulx. »

Dont dist Gargantua :

« Boyre si toust apres le dormir, ce n'est pas vescu en diete de medicine. Il se fault premier escurer l'estomach des superfluitez et excremens.

110 — C'est (dist le Moyne) bien mediciné ! Cent diables me saultent au corps s'il n'y a plus de vieux hyvroignes qu'il n'y a de vieux mediciens ! Rendez tant que voudrez voz cures, je m'en voys apres mon tyrouer.

— Quel tyrouer (dist Gargantua) entendez vous ?

115 — Mon breviare (dist le Moyne), car — tout ainsi que les faulconniers, devant que paistre leurs oyseaux, les font tyrer quelque pied de pouille pour leurs purger le cerveau de phlegmes et pour les mettre en appetit, — ainsi, prenant ce joyeux petit breviare au matin, je
120 m'escure tout le poullmon, et voy me là prest à boyre. — A quel usage (dist Gargantua) dictez vous ces belles heures ?

— A l'usage (dist le Moyne) de Fecan, à trois pseaulmes et trois leçons ou rien du tout qui ne
125 veult. Jamais je ne me assubjectoys à heures : les heures sont faictes pour l'homme, et non l'homme pour les heures. Pourtant je foyz des miennes à guise d'estrivieres ; je les acourcys ou allonge quand bon me semble : *brevi oratio penetrat celos, longa potatio*
130 *evacuat scyphos*. Où est escript cela ?

— Par ma foy (dist Ponocrates), je ne sçay, mon petit couillaust ; mais tu vaulx trop !

— En cela (dist le Moyne) je vous ressemble. Mais
135 *venite apotemus*. »

140 L'on apresta carbonnades à force et belles souppez de primes, et beut le Moyne à son plaisir. Aulcuns luy tindrent compaignie, les autres s'en deporterent. Apres, chacun commença soy armer et accoustier, et armerent le Moyne contre son vouloir, car il ne vouloit
145 autres armes que son froc devant son estomach et le baston de la croix en son poing. Toutesfoys, à leur plaisir feut armé de pied en cap et monté sus ung bon coursier du royaume, et ung gros braquemart au cousté ; ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste,

150 Eudemon et vingt et cinq des plus aventureux de la mayson de Grandgouzier, tous armez à l'adventaige, la lance au poing, montez comme saint George, chacun ayant un barquebouzier en crope.

Si l'on examine la narration de Rabelais dans les trois chapitres que nous avons choisis, notre esquisse normative est complètement bouleversée.

1. Nous ne voyons aucune linéarité. Après un passage où Alcofrybas décrit rapidement le début du repas, annonce qu'on va chercher Frère Jean et donne la raison de cette démarche (quelle distance d'avec les *Chroniques!*), le dialogue commence: propos joyeux de salutation, propos sur le froc, puis sur l'appétit (l. 45). Détour par des réflexions grivoises, retour au sujet de la table, puis, plus particulièrement, de la boisson; puis des réflexions sur les moines savants, sur la chasse; enfin sur les jurons. Et quelle finalité à ce premier dialogue (s'il en jamais eu une autre que celle d'amuser)? Faire admirer par Eudemon, au début du chapitre XXXVIII, l'«honesteté» du moine! Reconnaissons que le dialogue du chapitre XXXVIII est moins accidenté. On ne saurait pourtant le définir comme univoque.

2. Les circonstances adjacentes. Elles sont nombreuses. Relevons, parmi d'autres, les marques d'affection (l. 19-20); la demande de Frère Jean au page pour avoir de l'eau (l. 34); le commentaire du moine: «Je avoys souppé...» (l. 47-48): pas nécessaire, mais il renforce l'idée avantageuse que le lecteur doit se faire des capacités d'absorption du héros; la réflexion de Ponocrates sur les jurons (l. 114-115): le lecteur est ainsi conforté dans l'observation qu'il vient de faire en entendant le chapelet de Frère Jean (l. 110-113), etc.

3. Les chapitres choisis ne sont constitués, pratiquement, que par des dialogues. Ils sont donc peu adéquats pour examiner les interventions du narrateur. Néanmoins, dans l'un des courts passages où il intervient (ch. XXXIX), on le voit s'amuser à une répétition. Ce phénomène d'écriture était moins sensible aux oreilles des gens du XVI^e siècle qu'à celles de nos contemporains; il n'en reste pas moins que «s'esveiller» (l. 19), «esveillé» (l. 21), «esveilla» (l. 21) et «esveillez» (l. 25) encadrant les deux «veille toy» (l. 23-24) de la chanson du moine constituent comme une figure, une hypotypose en l'occurrence, pour bien montrer combien le réveil était difficile!

4. Les rapports affectifs et l'usage des fonctions émotives et conatives. C'est ici que l'écart par rapport à notre norme est le plus marqué: voir les lignes 21 à 27 du chapitre XXXVII (effusions de bienvenue), les lignes 39, 82 et 110 sqq. du même chapitre (jurons), l. 75-76 et 97-98 du chap. XXXVIII (exhortations familières), etc.

5. Les niveaux de langue variés. Il n'est pas difficile de distinguer plusieurs niveaux de langue dans les chapitres qui nous occupent. Nous sommes en présence d'un style et de références élevés, par exemple à XXXVII, l. 11-12, l. 35, l. 56-57, XXXVIII, l. 48-57, XXXIX, l. 66 sqq. D'un style plutôt moyen (sérieux, certes, voire grave; mais émaillé de mots de style bas): XXXVII, l. 13-18; XXXVIII, l. 16-40. D'un style franchement bas dans de très nombreux endroits: XXXVII, l. 6-7, l. 26, l. 39, l. 62-66, XXXVIII, l. 70-71 (calembour: «compositeur», «arrangeur», «négociateur» de paix, d'après l'expression *bellum componere* = mettre fin à une guerre. Pour cet amour des calembours au XVI^e s., voir les deux exemples cités à la fin de notre bibliographie), etc. Mais le plus remarquable est que les niveaux de style s'interpénètrent souvent, comme le prouve le dernier cas mentionné ci-dessus: le calembour repose sur un latinisme des plus savants. Les références élevées du chapitre XXXVII sont constamment cernées par la parodie.

Ce mélange des styles peut dans une certaine mesure s'appréhender en termes de norme. En 1521, Jacques Fabri publie son *Grant et vray art de pleine Rhetorique*. Cet ouvrage a un grand succès et connaît jusqu'au milieu du siècle au moins cinq éditions. Fabri reprend la théorie antique des trois niveaux de style: élevé, moyen, bas. On sait que tous les rhétoriciens du Moyen Âge l'ont transformée de telle manière que les variations de style s'étendent aux choses dont on parle (dans l'Antiquité, les niveaux de style ne concernaient que l'élocution de l'orateur dans un même discours). Ce qui nous intéresse est que Fabri établisse comme une norme dans l'emploi des hauteurs de style: on n'est pas tenu à un usage unique d'un des trois niveaux; mais l'on ne peut mélanger que deux degrés contigus: le haut et le moyen ou le moyen et le bas; dans la «législation» concernant le bas, Fabri se montre très respectueux des interdits de vocabulaire qui frappent l'expression crue du sexuel et du scatologique. Ce sont donc tous nos chapitres qui tombent sous le coup

d'une telle interdiction. Dans la réglementation des niveaux de langue, le principe du «tiers exclu» me paraît une innovation notable. *Les haultz motz ou termes sont ceulx qui se approprient a haultes et graves matieres; et se humilient jusques aux termes moyens et moyenne substance, comme auctorité, puissance, seigneurie, et ne doivent estre abessez pour estre apliquez en basse et humiliee substance, si ce n'est par figure yronicque ou aultre.* Je tiens cette remarque pour importante, qui définit par avance et sans le savoir, l'ironie rabelaisienne comme une transgression du niveau des langues et une atteinte à la norme rhétorique. De cette ironie, je n'ai pas le loisir de parler ici: je ne fais qu'indiquer, sans l'emprunter, une grande avenue.

Mais on peut, du point de vue littéraire, affiner cette réflexion. Ne parlons pas «style», mais parlons «langue» au sens de: «emploi littéraire des différentes sortes de langages». C'est ici que l'analyse exemplaire en tous points de Zygmunt Marzys rend les plus grands services aux commentateurs⁹. Je la reprends sur quelques points. Nous trouvons donc, dans nos extraits, des témoignages de la **langue parlée**, comme les apostrophes, les jurons. Nos trois chapitres sont très proches, sur ce point, de l'extraordinaire chapitre IV (V, dans les éditions habituelles: «Les propos des bien yvres»); de la **langue savante**, comme «peremptoire», «ocieux», «rhétorique ciceroniane»; voir en particulier le long passage XXXVIII, l. 48 sqq. On notera que le verbe «interpeller», l. 56, est conforme à une traduction érasmiennne du verbe du Nouveau Testament «hypéreutunchanei» (voir la note dans laquelle Screech montre avec pertinence que Rabelais défend, contre Bédac et les traditionalistes de la Sorbonne, le point de vue des novateurs); de la **langue technique**: en particulier tous les termes de la liturgie et de la chasse; des **dialectalismes**, qui font la difficulté, mais aussi la saveur de Rabelais; des **néologismes**, qui définissent à jamais Rabelais comme un grand créateur; de la **langue savante latine humaniste**, comme à XXXVIII, lignes 12-14; de la **langue latine du clerc**: peut-être normale, mais peu comprise (XXXIX, l. 54-55); parodiée (XXXVII, l. 36-40, l. 83: calembour; voir la note et les jeux de mots cités à la fin de mes notes); affectée d'un barbarisme (XXXVII, l. 94-95).

⁹ Lors du colloque, la communication de Z. Marzys a pris place ici.

B. COMMENT INTERPRÉTER LA DÉVIANCE DE RABELAIS?

Il va sans dire que, par rapport aux textes que je vous ai présentés au début - et je continue à croire ces textes représentatifs d'une norme narrative - Rabelais est déviant. Reste à interpréter cette déviance. Vous devinez que nous sommes ici en présence d'un problème gigantesque. Aucun critique d'une certaine importance n'a évité la confrontation avec la déviance rabelaisienne. J'aimerais simplement vous présenter les grandes lignes de quelques réflexions importantes sur la question.

Bakhtine. Le critique russe a réfléchi au moins deux fois sur le plurilinguisme de Rabelais: dans *L'Œuvre de Rabelais*, principalement le chapitre sur le vocabulaire de la place publique, et dans le chapitre de son *Esthétique et théorie du roman* consacré au plurilinguisme. Pour Bakhtine, le plurilinguisme est un jeu qui multiplie les plans et crée un effet de perspective. Le recours à plusieurs niveaux de langue, à plusieurs sortes de langages permet à l'auteur de mettre en cause les concepts idéologiques officiels. Le plurilinguisme se définit comme une lutte, mais une de celles où l'arbitre n'est pas neutre. La polyphonie rabelaisienne se montre donc comme un recours subversif. L'idée est féconde, mais à condition de ne pas confondre l'officialité française au XVI^e siècle (quelle était-elle? Et même y en avait-il une?) avec l'officialité stalinienne des années quarante et cinquante. Prononcer le mot de «polyphonie» n'est pas forcément résoudre en une harmonie dialectique des sonorités qui ont été perçues comme inhabituelles. Suivre Bakhtine ne peut se faire que si l'on ne renonce pas à inventorier avec précision les langages et que si l'on veut bien s'arrêter aux nombreux problèmes posés par un humaniste évangélique recourant à la parodie biblique et au langage satirique des clercs éventuellement encanaillés.

Guy Demerson. Toute une partie des langages déviants de Rabelais semble à Guy Demerson appartenir aux paroles gelées (allusion à un célèbre épisode du *Quart Livre*): le réalisme de Rabelais mime des bizarreries (dialectalismes, jargon); Panurge «panglosse» est isolé; les locutions étrangères sont des murs qui ruinent la communication; les langues naturelles sont soumises à l'évolution et à la destruction. D'une façon un peu surprenante, Demerson affecte négativement toute une partie du plurilinguisme de Rabelais. En revanche, Demerson valorise

l'humaniste, l'*homo trilinguis*, et pense que, face à Babel, Rabelais privilégie les langues immuables, porteuses et créatrices de sens. La réflexion est d'importance et faite par un critique qui a analysé très soigneusement dans une édition magistralement annotée tous les niveaux de sens de Rabelais. Mais n'y a-t-il que gel dans l'invention polyglotte de notre auteur? Cette simple question montre que la dichotomie de Demerson est sans doute trop radicale.

François Rigolot et Walter von Wartburg. François Rigolot analyse différents langages de Rabelais et conclut à une tension entre l'*agôn* et l'*enkômion*. L'*agôn*, c'est la lutte, l'opposition, la discordance. Mais elle peut être aussi un jeu, au sens où l'entend Huizinga dans son *Homo ludens*, un affrontement entre des langages, donc des univers opposés: «par le jeu des binômes contradictoires, le quêteur s'immobilise, déconcerté.» Mais de cet *agôn* va naître l'élan lyrique, l'*enkômion*, l'éloge enthousiaste qui recouvre tout, emporte tout, réconcilie. De cette explication - séduisante parce qu'elle ménage le dynamisme - et toute grande oeuvre est dynamique - se rapproche celle de Walter von Wartburg dans son *Évolution et structure de la langue française*. Le célèbre lexicologue a écrit sur la langue de Rabelais quatre ou cinq pages, mais ce sont des pages définitives: «Rabelais n'en [les manifestations de la vie] rejette aucune; la plus humble coudoie dans son oeuvre ce qu'il y a de plus sublime. Il est capable de parler dans la même phrase des plus subtiles théories philosophiques et des excréments humains. C'est que pour lui il n'y a rien de vil dans la nature, excepté des falsifications (p. 159).» La nature, selon von Wartburg, explique la déviance de Rabelais: «L'unité intérieure qui, pour lui, fait de la nature un grand organisme se manifeste aussi dans le mélange des éléments les plus disparates (p. 161).» L'explication par la Nature et le Grand Tout dans lequel se résolvent les contradictions est certes bonne. Mais ce dénominateur commun est peut-être un peu large pour être toujours signifiant.

Claude-Gilbert Dubois. Les déviances du langage, malgré leur fréquence, n'ont pas toujours été bien jugées par les grammairiens français de la Renaissance. Dubois essaie de substituer à un jugement fondé sur la productivité du sens (les déviances noient le message) un jugement fondé sur l'esthétique et le plaisir: Dubois a de la compréhension pour l'«affirmation du plaisir narcissique par lequel le

créateur donne sa phrase à contempler pour le plaisir d'une contemplation». Dans les différentes déviances que Dubois ramène à trois types¹⁰, le critique voit la volonté d'exhiber une pure forme, un chant par avance symboliste, ou alors le désir polémique en jouant sur les interdits qui sont forcément derrière tout langage second. «Mithridatisme panurgique, babélisme macaronique, onomatopéisme, fanfares cacophoniques, tous les 'vices de innovation' font l'essai des possibilités données au créateur d'utiliser les richesses linguistiques de l'univers". Admirons le pouvoir de création rabelaisien de Claude-Gilbert Dubois, mais demandons-lui comment il interpréterait cette parole de Pantagruel à l'écolier limousin qui écume le latin: «A cette heure parles-tu naturellement?»

Erich Auerbach. C'est peut-être, de tous les critiques de Rabelais, celui qui a formulé avec le plus de pertinence le problème de la déviance de Rabelais. Dans un chapitre de sa célèbre *Mimésis*, il réfléchit sur le mélange des styles chez Rabelais. Dans le chapitre XXXII de *Pantagruel*, par exemple, il découvre différents niveaux de style apparemment incompatibles; le terme de déviance n'apparaît pas chez Auerbach, mais il est sous-jacent. Ce mélange des styles existait dans la littérature édifiante de la fin du Moyen Âge, mais il se situait dans un cadre défini, celui d'un univers aux structures chrétiennes bien établies. Le mélange des styles de Rabelais représente «l'émancipation de la vision, du sentiment et de la pensée que suscite [le] jeu perpétuel avec les choses et qui invite le lecteur à entrer directement en contact avec le monde et la multiplicité de ses phénomènes». On retrouve le «jeu» de Huizinga, présenté ici comme l'une des dimensions de l'homme moderne, de l'individu de la Renaissance, qui est à lui-même sa propre mesure. Les remarques d'Auerbach vont certes très loin (n'oublions pas qu'elles sont les premières en date de toutes celles que je présente ici), mais il n'empêche qu'elles reportent le problème - il en est toujours ainsi avec Rabelais! - qu'elles repoussent certaines questions. Au moment où Auerbach écrivait, c'est-à-dire

¹⁰ L'*escumage du latin*, c'est-à-dire l'introduction d'éléments lexicaux latins dans un discours à morphologie et à syntaxe françaises. *Le discours macaronique*, c'est-à-dire la latinisation approximative de mots français. *Les jeux de langage «qui procèdent par transfusion sauvage d'une langue à une autre»* Appartiennent à ce dernier type les exemples mentionnés par Tabourot des Accords, et que je cite en fin de notes.

pendant la seconde Guerre mondiale, on n'accordait pas l'importance que l'on fait maintenant au Rabelais «évangélique¹¹». La déviance de Rabelais doit-elle correspondre à la multiplicité des phénomènes soudain découverte par l'Homme de la Renaissance ou aux jeux d'un «Évangélique» érasmien, à la fois porté à rire de la Sorbonne conservatrice et à se réjouir des promesses d'un monde en voie de régénération?

Brève bibliographie

- AUERBACH, E. (1969): *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, «Tel» n° 14. Édition originale, en langue allemande, 1946.
- BAKHTINE, M. (1970): *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous [sic] la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE, M. (1978): *Esthétique et théorie du roman*, chapitre II, 3: «Le plurilinguisme dans le roman», Paris, Gallimard.
- DEMERSON, G. (1981): «Le Plurilinguisme chez Rabelais», dans: *Réforme, Humanisme, Renaissance*, N° 14, p. 3-19.
- DUBOIS, Cl-G. (1982): «'Vice de innovation' et 'Escumeurs de latin': quelques aspects du mélange des langues dans ses rapports avec la création littéraire en France au XVI^e siècle», dans: *Réforme, Humanisme, Renaissance*, N° 15², p. 19-32.
- GENDRE, A. (1982): «Pierre Fabri et ses 'trois manières de parler de toutes matières'», dans: *Réforme, Humanisme, Renaissance*, N° 15², p. 71-75.
- LORIAN, A. (1973): *Tendances stylistiques dans la prose narrative française du XVI^e siècle*, Paris, Klincksieck.

RIGOLOT, Fr. (1972): *Les Langages de Rabelais*, dans: «Études rabelaisiennes», 10, Genève, Droz.

von WARTBURG, W. (1946): *Évolution et structure de la langue française*, 1^{ère} éd., Berne, Francke.

Natura diverso gaudet Nature a dit verse au godet / Habitavit, c'est-à-dire une brayette [des culottes], quasi, Habit à vit.[Horrible dictu!]
Tabourot, seigneur des Accords, *Les Bigarrures et touches*, à Paris, chez Estienne Maucroy, M.DC.LXII.

¹¹ On appelait «Évangéliques», entre 1520 et 1534, en France, ceux des chrétiens qui, tout en voulant rester orthodoxes, avaient des sympathies pour certains aspects de la Réforme luthérienne, voire zwinglienne. Ils tenaient leurs positions du grand Érasme essentiellement.